



CLASSIQUES
GARNIER

DOUET (Yohann), « Conclusion. Pour une philosophie de l'histoire démocratique », *L'Histoire et la question de la modernité chez Antonio Gramsci*, p. 309-314

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12725-3.p.0309](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12725-3.p.0309)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

Pour une philosophie de l'histoire démocratique

Il est légitime de dire, même si leur auteur ne reprend pas cette expression à son compte, que les *Cahiers* esquissent une philosophie de l'histoire. Cette expression peut désigner, en un sens faible, la réflexion philosophique sur les notions qui permettent de penser les phénomènes historiques (classe, groupe social, force politique, société, événement, période, époque, crise, révolution, etc.). Elle peut aussi renvoyer, en un sens fort, à une vision totalisante du cours des événements historiques, qui s'attache à en restituer la cohérence et l'unité, voire à en discerner la rationalité et le sens. Il est évident que Gramsci contribue à la philosophie de l'histoire dans le premier sens, notamment en développant des notions comme celles de bloc historique, d'État intégral, d'hégémonie ou de révolution passive. Mais on retrouve également dans ses textes carcéraux les linéaments d'une philosophie de l'histoire en un sens fort, bien que non dogmatique.

Gramsci cherche à rendre intelligibles la consistance, l'unité, les lignes de force et les grandes scissions du processus historique – du moins de celui de l'Europe continentale – tout en faisant droit à l'ouverture de ce processus, à sa dimension contingente, et au rôle constitutif qu'y joue la *praxis* humaine. Il envisage que l'histoire, à l'époque moderne en particulier, soit dotée d'un sens (à la fois une direction et une signification rationnelles), mais il ne peut que parier sur la réalisation de ce sens, dans la mesure où elle a pour condition l'intensification de l'activité et des luttes autonomes des subalternes jusqu'au dépassement des contradictions de classes. Il s'agit donc d'une philosophie de l'histoire d'un type nouveau, à plusieurs égards. Elle est *immanente* au processus historique, ne faisant pas exception à l'immanence intégrale qui définit ce dernier¹. Chez Gramsci, les conceptions de l'histoire entretiennent

1 Voir p. 53-56.

– comme les philosophies et les conceptions du monde en général – une relation d'identité dialectique avec l'histoire elle-même ; elles doivent être comprises dans leurs liens à des situations et à des acteurs socio-politiques déterminés. Cela reste vrai dans le cas particulier de la conception de l'histoire propre à la philosophie de la *praxis*, qui est intrinsèquement liée aux groupes subalternes². Les conceptions de l'histoire, telles que les conçoit Gramsci, non seulement expriment l'histoire (d'une manière créative), mais y produisent des effets sociaux, culturels et politiques, et peuvent de ce fait être considérées comme *pratiques*. La différence spécifique de la philosophie de l'histoire marxiste, du moins telle que la comprend et la développe Gramsci, par rapport à d'autres conceptions de l'histoire est d'assumer son immanence, et de produire ses effets en connaissance de cause (en tant que « pleine conscience des contradictions³ ») afin d'œuvrer à une certaine maîtrise du processus historique par ses acteurs. Ainsi, elle s'avère également être *réflexive*, en ce qu'elle analyse sa propre situation dans l'histoire, et le rôle qu'elle peut y jouer.

Pour penser les différenciations internes au processus historique – exigence fondamentale pour un historicisme structuré ou « vertébré » – Gramsci mobilise, en premier lieu à propos de la modernité, une conception non réductionniste des époques historiques⁴. Il comprend une époque comme une séquence historique qui, bien que composée de situations historiques irréductiblement singulières, peut néanmoins être saisie à partir d'un ensemble de traits communs ou tendanciellement partagés. Ces éléments constitutifs d'une époque sont relativement autonomes les uns par rapport aux autres : c'est le cas d'un point de vue chronologique, puisqu'ils n'apparaissent pas au même moment⁵ et peuvent être caractérisés par des rythmes ou temporalités historiques différents⁶ ; c'est aussi le cas du point de vue des rapports qu'ils entretiennent entre eux, raison pour laquelle la notion de traductibilité réciproque est fructueuse pour concevoir l'unité immanente à la complexité d'une époque, ou d'un bloc historique⁷. La périodisation ne saurait donc

2 Voir p. 61-64.

3 C11, § 62, p. 283 [août-décembre 1932], texte A en Q4, § 45, p. 471 [octobre-novembre 1930].

4 Voir p. 157-158.

5 Voir p. 224-245.

6 Voir p. 137-146.

7 Voir p. 191-197.

se réduire à appliquer un critère simple, qu'il soit objectif (niveau des forces productives, mode de production) ou subjectif (moment de l'Esprit incarné dans un peuple, classe-sujet conçue d'une manière essentialiste). Pour Gramsci, les forces socio-politiques constitutives de l'histoire sont toujours multiples, et sont définies par les rapports qu'elles entretiennent entre elles, ces rapports de forces ayant eux-mêmes plusieurs moments⁸. La persistance d'un bloc historique, qui permet de saisir les régularités et la cohérence d'une époque, s'explique par la stabilité relative de tels rapports en raison de la domination et de l'hégémonie de l'une des forces en présence, qui est bien entendu remise en cause lors des périodes de crise. Ainsi, l'histoire de l'époque moderne est d'abord celle de l'hégémonie bourgeoise.

Gramsci analyse et critique plusieurs autres conceptions de l'histoire, qui contribuent à définir les situations historiques auxquelles elles appartiennent, en fonction du degré auquel elles y sont diffusées. Par exemple, à ses yeux, l'émergence de la foi dans le progrès, liée aux avancées scientifiques et à la mise en place du mode de production capitaliste, « fait époque », et constitue l'un des traits saillants de la genèse de la modernité⁹. À l'inverse, la seconde Renaissance, marquée par l'Humanisme, a eu pour corrélat un nouveau rapport au temps, l'Antiquité étant alors érigée en modèle indépassable, ce qui est le symptôme de la dimension réactionnaire de ces phénomènes historiques ambivalents¹⁰. Les philosophies de l'histoire classiques de l'idéalisme allemand s'inscrivent pour leur part dans le mouvement éminemment complexe d'affirmation du bloc historique moderne, notamment suite à la Révolution française¹¹. En retour, leur manière de concevoir l'histoire comme une totalité dotée de sens – chez Hegel en particulier – a pu constituer un corrélat idéologique de la formation des États modernes lors des révolutions passives du XIX^e siècle, au cours desquelles elles ont ainsi joué un rôle significatif. Enfin, les crises d'hégémonie peuvent provoquer une crise du sens de l'époque¹². Une telle image de l'histoire (ou du moins d'une séquence historique) comme stagnante, incohérente voire chaotique, revers de l'incapacité à en produire une représentation

8 Voir p. 40-48 et p. 126-137.

9 Voir p. 235-236.

10 Voir p. 231.

11 Voir p. 195-197.

12 Voir p. 205-206.

consistante, possède des traits communs avec le présentisme postmoderne¹³. Toujours est-il que l'un des aspects de l'étude du processus historique consiste à examiner les conceptions de l'histoire qui ont pu s'y déployer. Ce retour critique sur d'autres conceptions de l'histoire s'avère ainsi être un élément constitutif de la philosophie de la *praxis*, dans la mesure où elle est consciente de sa propre historicité, et bien entendu de celle des autres conceptions. La réflexivité de la philosophie de la *praxis* sur son immanence et son caractère pratique l'amène nécessairement à thématiser les effets socio-politiques qu'elle vise à produire, et qui sont censés contribuer à constituer – en l'organisant, l'unifiant et l'intensifiant – la subjectivité collective des subalternes et en premier lieu du prolétariat. En tant que telle, elle est indissociablement liée à des organisations de lutte, notamment au parti communiste révolutionnaire.

Pour Gramsci, la pensée de l'histoire est indispensable à la politique – du moins à la grande politique¹⁴. Repérer les coordonnées spécifiques de la situation présente, ainsi que les discontinuités avec les époques antérieures, est décisif pour établir une stratégie à même de modifier les rapports de forces à l'échelle d'une société et d'établir une nouvelle hégémonie. Il ne s'agit ni de déduire théoriquement les actions à entreprendre à partir d'une supposée science de l'histoire (dogmatisme), ni de produire un récit historique calqué sur la pratique du moment (opportunisme), mais de travailler à l'adéquation de la théorie et de la pratique en évaluant les hypothèses faites sur le processus historique en fonction du succès ou de l'échec des stratégies mises en œuvre, tout en éclairant les situations concrètes à partir de la conception de l'histoire.

La philosophie de la *praxis* s'accompagne donc d'une conception de l'histoire qui retrouve dans cette dernière un sens précaire et incertain, conception toute entière tendue vers l'action collective et la production d'effets de subjectivité. Elle peut être dite *ouverte* sur l'histoire, à plusieurs égards : elle se modifie et s'enrichit perpétuellement grâce à une connaissance plus concrète du passé et à l'analyse des nouvelles situations qui se présentent à elle ; elle est ouverte sur les pratiques qu'elle est censée exprimer et qu'elle a pour but d'intensifier ; et elle est ouverte sur les pensées des subalternes, qu'elle cherche à transformer, en acceptant de se transformer elle-même à leur contact. De ce point de vue, Gramsci

13 Voir p. 22-25.

14 Voir p. 102-105.

correspond lui-même au portrait qu'il dresse du « nouveau type de philosophe » qu'est le « philosophe démocratique » :

Un philosophe convaincu que sa personnalité ne se limite pas à sa personne physique mais qu'elle est un rapport social actif qui modifie le milieu culturel. Lorsque le « penseur » se contente de sa propre pensée, « subjectivement » libre, c'est-à-dire abstraitement libre, il tombe aujourd'hui dans le ridicule : l'unité de la science et de la vie est une unité active, et c'est là seulement que se réalise la liberté de pensée ; c'est un rapport maître-élève, philosophe-milieu culturel dans lequel agir et duquel tirer les problèmes qu'il faut inéluctablement poser et résoudre ; c'est le rapport philosophie-histoire¹⁵.

Conformément à son ontologie anti-substantialiste¹⁶, Gramsci considère que l'intellectuel, ou le philosophe en particulier, ne saurait – pas plus que n'importe quel individu – être pensé comme isolé : « La personnalité historique d'un philosophe individuel dépend [aussi] du rapport actif qui existe entre lui et le milieu culturel qu'il veut modifier, milieu qui réagit sur le philosophe et qui, en l'obligeant à une autocritique continuelle, fonctionne en tant que "maître"¹⁷. » Il est un rapport à ce milieu, et plus précisément un rapport « actif », tendu vers la transformation de ce dernier, vers l'élaboration et la systématisation des conceptions du monde qui, lorsqu'elles restent implicites dans le sens commun des masses subalternes, sont le plus souvent incohérentes et désagrégées. Le philosophe démocratique reconnaît et assume cette ouverture essentielle sur la réalité historique, ouverture que Gramsci désigne ici comme le « rapport philosophie-histoire ». L'histoire englobe la philosophie, et la produit ; la philosophie a pour objet premier l'histoire, et y produit des effets déterminants. Bien compris, le rapport philosophie-histoire se prolonge dans la dialectique entre les intellectuels et les masses ; il s'agit là d'un rapport dialectique, où chacun des termes trouve sa complétude dans et par l'autre, puisque « l'élément populaire "sent", mais ne comprend pas ou ne sait pas toujours [et où] l'élément intellectuel "sait", mais ne comprend pas ou surtout ne "sent" pas toujours¹⁸ ». Aux

15 C10 II § 44, p. 130-131 [août-décembre 1932]. Sur la notion de « philosophe démocratique », voir Benedetto Fontana, *Hegemony and Power. On the Relation between Gramsci and Machiavelli*, Londres/Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, p. 99-115.

16 Voir *supra*, p. 40-48.

17 C10 II § 44, p. 130.

18 C11, § 67, p. 299 [août-décembre 1932], texte A en Q4, § 33, p. 451-452 [septembre-octobre 1930].

yeux de Gramsci, c'est dans et par l'organisation politique que peut se réaliser entre les intellectuels « démocratiques » et les masses populaires une telle dialectique, et qu'il est possible d'en tirer toute la puissance qu'elle recèle pour intensifier les luttes subalternes. Les *Cahiers de prison*, en raison à la fois de la pensée ouverte qui y est mise en œuvre et de leur objectif d'émancipation, nous offrent une philosophie de l'histoire démocratique.